

[21 janvier, Dordives]

21 – 1 – 68. Dordives. Dix-huit heures trente.

Hier, réponse d'Alain : oui, bonne, où il dit que fais partie de sa « vie spirituelle » et que mon livre peut devenir une « montagne étonnante ! ». Ce matin, lui ai téléphoné : sa voix ! Cette voix, retenue, au comble de quelque chose. Comme s'il éprouvait pour moi un de ces attachements ! Nous nous sommes longuement parlé. Et nous nous retrouverons à trois chez Henri, donc, que j'avais prévenu la veille de la réponse d'A. Et A. parlant d'Henri tout à l'heure : « Il est bien, mais il a toujours l'air un peu hagard ».

- Comment es-tu physiquement ?
- Pas moins moche que d'habitude !

Oui, c'est comme ça ! Et maman trouve pourtant que ma lettre à moi était presque glaciale. Or, il s'est jeté dessus ! Et moi qui croyais avoir rompu pour la vie !

Quant à Luce, presque chaque jour nous nous voyons. Instants de délire ! Ai même avoué que rue [de] Monceau... !

Elle n'en revenait pas ! Hier, chez elle, maldonne à propos du mot « flirt ». Au Club Méditerranée, il y a quatorze ans, elle et un toubib de Lyon... Aussitôt, mon désir, et un feu rassasié, hier après-midi s'est rallumé à l'évocation d'une aventure qu'elle m'avait cachée, dont j'imaginai le gouffre érotique, auquel, sans doute, d'autres s'ajoutaient, puisqu'elle mentait... Et j'étais rué [sic] sur elle, à m'en faire mal, et elle, ses spasmes, ses gémissements, ses « Boris chéri, mon amour, etc. », et dès l'approche du plaisir, le devançant, mes pensées – qui s'y attendaient – fusèrent dans la haine, « saleté tu me le payeras ! » et tout cela créait des vertiges d'atroce jouissance douloureuse.

Mais quoi ? J'eus à peine le temps d'interroger, toujours sur le point de crier « saleté ». Mais, erreur : flirt, simple, sans attachement, et elle, devant mon insistance morbide, éclatant en pleurs, et je la consolai...

Dieu ! Et quand je le vois avec ces robes « dernier cri » ou presque « dernier cri ». Alors Marcelle au point de vue soin, confort, amitié, confidente... mais le reste ?

Et toujours, travaille, travaille...

[6 février, Châtel]

6 – 2 – 68. Châtel. Onze heures.

Tout arrive : suis arrivé ici avec Luce. Tant de fois ce rêve a été imaginé ! Et voilà. Marcelle pour une fois a cru ce besoin réel d'évasion solitaire, et ça va. Mais mon père – imprudent – a frôlé... la pleurésie. Ai connu de ces matinées ! Heureusement, ça va mieux. En ski, nets progrès. Et j'ai ce que j'ai toujours tant voulu : fille de mon âge, bien, beau corps, bien habillée ! Même ma mère m'excuse. Puis : relis donc le livre, un peu comme un automate ! Ce matin, – vu tempête de neige – l'ai relu moins mécaniquement et me semble que ça va. Mais certains passages ne sont-ils pas « vieux jeu » comparés aux « provocations » d'aujourd'hui ? Le mien est peut-être un mélange... Peut-être. Et moi, que suis-je ? Ah !... ces quêtes...

[3 mars, Dordives]

3 mars. Dordives. Onze heures.

Dieu... crise la plus grave mais la plus souriante aussi, apparemment. À cause de Luce : on ne peut être mieux que je ne le suis avec Marcelle. C'est impossible, ses soins, cet amour, et quoiqu'elle soit trop grosse, ce petit visage mignon... Et cependant, Luce en moi, à un point... Dois-je m'y abandonner en appelant cela : « vivre », ou dois-je le combattre au nom du déchirant passé ? M'y abandonner, cela voudrait dire : laisser Marcelle. Est-ce pensable ?

Autour de moi, Alain, Henri, (voilà deux supports, deux amis auxquels je ne croyais pas !) me poussent à « vivre ». Oui, Marcelle – elle le reconnaît – a – malgré souffrances passées – obtenu pas mal. Mais est-ce un fait suffisant ? Il y a Luce : son amour pour moi n'est plus d'une femme plus « âgée » (de presque quatorze ans) ? Qu'est-ce ? Et même son passé ? J'oscille. À d'autres moments, m'en fous ! Déjà, pour les voyages, c'est dans la poche : mais il y a le reste, le reste, le reste...

Ma mère hésite. Me donne tort et raison. Que me donnera la vie ? En attendant, la reprise avec Alain devient feu, flamme... Et donc, à titre officieux, lui ai remis mon livre terminé. Qui a deux cents pages de moins. Belmont l'aura après – dans une semaine. Et Henri aura le double (il a approuvé mes changements, ceux dont j'ai pu lui parler). Et la vie, les brumes. Mes parents sont à Grasse, se reposent, pas trop tôt. Et moi, je suis où ? Vivre... mais ça veut dire quoi ?

[17 mars, Dordives]

Dordives. 17 mars. Treize heures. [19]68.

Tout continue et autre chose commence : on commence à comprendre mon livre, pour le moment à l'état de manuscrit, et uniquement par Alain et Henri. À qui tout de même je l'ai repris avant-hier pour le donner à Belmont. Penchemand qui va le commencer cette semaine.

De toute façon, pour le moment, il faut encore attendre.

Avec Luce, sorte de compression lente, et pourtant, ce jeudi, ça a failli éclater : car elle m'avait dit – dans les bois de Dordives – (nos rendez-vous y continuent) que son flirt précédent (rien d'autre dit-elle) avait neuf ans de moins qu'elle. J'eus un accès de rage. Froide. Et elle se mit à pleurer, régulièrement, en silence. Le lendemain, à Paris, lui téléphonai pour confirmer mon état d'esprit. Et eûmes rendez-vous au Cintra. Son menton tremblait. Je lui rappelai des phrases d'elle très froides pour moi, assurai que son « capital d'amour » elle l'avait épuisé pour « l'autre ». Son corps se raidit, après un spasme très court, et cela après qu'elle eut pleuré en me traitant d'idiote... Dans son sac, étaient l'enveloppe et les photos.

J'eus honte.

- Alors tu pensais que c'était la rupture ?

Elle ne pouvait répondre, me regardait, vraiment défigurée par les larmes.

- Alors, dis-je – tu prends ça encore assez bien.

- Ça vous permettra de recommencer ?

- Non. Mais tu m'avais dit que si je te laissais, tu... enfin... (je pensai au suicide).

- Mais... vous ne savez pas ce que j'aurais fait les jours suivants...

Et le Cintra qui puait de tout son faux luxe... J'eus beau caresser Luce, elle restait comme raidie par ce spasme. Le lendemain (sous prétexte d'Alain) je l'emmenai à Trouville : deux jours. Merveilleux. D'ailleurs, après le Cintra, (et nuit d'insomnie) elle a tenu à venir à ma conférence près de Meaux.

Où en serons-nous ?

Déjà, pensée d'un nouveau livre, me hante, me travaille, m'opresse. Y résiste, et ça fait des décalages, des virages pris brusquement...

[30 mars, Paris]

30 – 3 – 68. Paris. Vingt-et-une heures.

Demain, avec Alain et Norma, allons en Hollande pour quatre jours. Depuis retour de Trouville, bien sûr, vois Luce tous les jours. Par moments, son amour me paraît manquer de... « punch », et donc, hier, lui ai décommandé le rendez-vous. (Quelques jours auparavant, avec une femme chauffeur de taxi... bref...) À Luce, ai prétexté Henri. J'ai bien senti qu'elle pleurerait au téléphone. Ce rendez-vous, devant remplacer celui de la veille, (avec restaurant...), et Luce avait préféré me voir « sans restaurant » pour ne pas se coucher tard puisqu'elle retravaillait le lendemain... Ouf ! Mais le lendemain (hier), je n'avais plus envie... Bon : elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Que de temps pour ces choses...

Et le livre ? Alain l'a fini, le trouve bien et seulement quelques longueurs dans attaque des dialogues... Ce sera peut-être facile à revoir, car moi, j'y perds ce qui me reste. Il est vrai qu'il a ajouté que ce sont des « archi-détails » que l'éditeur lui-même peut indiquer. Peut-être. Je ne sais plus !

Lis des tas de poètes : Elskamp, Artaud, Armand Robin dont Henri vient de sortir le volume. Et tous, cet éclatement ~~de vie~~ de, (vie), cette fuite, ce déchirement au sens propre. On n'en peut plus. Personne. Moi y compris. Et on continue avec ce « on n'en peut plus ». Envie d'écrire : je demande la paix ; la paix sans conditions. Mais à qui ? Et la demander, n'est-ce pas déjà une condition ?

[31 mars, Trouville]

31 mars [19]68. Trouville. Seize heures.

Ce matin, ai dit à Marcelle que c'était fini. Calmement. Personne n'en pouvait plus de ce déchirement. Pleurs, etc. Et je n'en revenais pas de mon sang-froid. Et à présent, où est-elle allée ? Attends. J'ai téléphoné à Luce. Est bouleversée.

[9 avril, Saint-Cézaire]

9 avril [19]68. Dix heures. Saint-Cézaire.

Oui, m'y trouve avec Luce. Mais rien rompu avec Marcelle. Ce fut, après seize heures, le 31, scène très dure. M. en pleurs, m'étreignant – elle serait ma grande sœur, sans rien de plus, mais pourvu que je reste encore, « avec deux ménages »... « Laisse-moi encore voir le printemps à Dordives, une dernière fois, ne romps pas tout de suite, attends toi et elle... » J'étais brisé. Je promis. Téléphonai ces nouvelles et contre-nouvelles à Luce qui n'en peut plus. Et ma maman courant de moi à Marcelle... Puis, retour à Paris et re-départ avec Luce ici. Marcelle s'est calmée. Accepte tout pourvu que « ma maison soit chez elle ». Donc, avec cran superbe – vu ce que nous étions (et... sommes) l'un pour l'autre – s'est reprise. Parmi tous mes reproches à Marcelle : son laisser-aller, physique, sa maladive jalousie...

Alain et Henri, au courant. Vrais amis. Frères. Et moi, il y a peu, mon ingratitude... Livre : mille soucis : Laffont – par Penchemand – refuse. Alain tente Albin Michel (Sabatier) et avec Henri, sur Lalou (Flammarion).

Donc, on m'étaye ; donc on m'aime. Ô vide ! Détresse vous frappant de biais comme les rayons du couchant...

[22 avril, Dordives]

22 avril [19]68. Midi. Dordives.

Donc, sommes revenus. Et mercredi dernier, scène atroce avec Marcelle : qui peut exiger d'elle de jubiler ? Personne, puisqu'elle sait tout pour Luce. Mais mercredi elle se mit à parler argent, et peu à peu, tout s'envenima et je reparlai de rupture. Elle s'écroula sur le tapis, et ces sons de gorge, ces supplications : « Je ne suis pas encore décatie : ne me démolis pas, laisse-moi l'espoir, je me soignerai, je maigrirai, patientez, un peu, je n'en ai plus pour longtemps à vivre... ». Alors ? Alors ? D'ailleurs, maintenant, pouvant découcher comme je veux, j'éprouve, parfois, le manque de Marcelle, et quand je repense à cette scène, à cet amour forcené : « Tu es la chair de ma chair... ».

- Et notre différence d'âge ?

- Ne sois pas cruel. Et puis, c'est faux que je sois maternelle : je suis aussi ton enfant puisque tu me fais revivre...

Comment résister à ça ? Mais Alain fait la part des choses : et avant-hier, m'invitai avec Luce, chez eux (plus un couple peintre). Et Luce, émue, silencieuse : évidemment vu l'entourage habituel...

Tout cela, tous ces mélanges...

À l'instant, au téléphone, Alain disant :

- Elle est jolie, mais on voudrait l'entendre...

Avant-hier, également, Luce a vu Henri au Luxembourg : tous trois, parlâmes.

[23 avril, Paris]

23 avril. Seize heures. Paris. [19]68.

Rien de neuf. Henri et Alain tentant Flammarion. De Sabatier, encore aucune nouvelle.

Demain, trois jours à Vienne avec Marcelle pour « compenser ». Luce. Elle. Elle. Luce. Délabrement.

Ai fini vie de Tolstoï : cette gloire. Grottesque de dire : et moi ? Moi ! Jusqu'où peut aller le Rien ?

Par rafales, jalousie sur Luce. Ces goûts... elle aimait – dit-elle – les noirs... jusqu'où ? Me cache-t-elle son passé ? Depuis le début, certes, la révélation physique a l'air de s'être faite avec moi. Mais enfin... Evoque femmes qui me « jalourent ». Et tout cela, vers qui, quoi...

[26 avril (1), Vienne]

Vienne. 26 avril. Onze heures.

Oui : depuis le temps qu'on voulait venir. Et l'ai proposé l'autre jour à Marcelle. Hier, arrivée à midi, et déjà vîmes Prater, Grinzing, musée d'Académie. En avant. Hier laissé Luce un peu déçue.

Et rien d'Alain pour Flammarion. Tout à l'heure, sortant de salle de bain, surpris Marcelle pleurant. Donc, en cachette, cette situation la déchire. Et moi aussi. Alors, rompre... et tout est d'un pénible...

[26 avril (2), Vienne]

Dix-neuf heures.

Beaux restes de cette ville et magnifique : là, un Cosmè Tura d'une telle désolation ! La grimace enlaidissant les anges dans la douleur... je reporte tout à moi, et c'est pour me venger du Destin qui n'y reporte rien. Suis un peu gavé de gâteaux : voilà, c'est cela : les deux extrémités exsangues parce qu'inconciliables d'un Destin qui n'est qui n'est pas encore le mien.

Et cette pitié, et ces désirs...

Quand j'imagine Marcelle pleurant, et sa lutte, ces brusques Instants de Beauté, ces... non, je n'en peux plus. Mais cette voracité en moi...

Hier soir, à Grinzing, dans le haut Vienne, village (?) de vigneron, guinguettes d'opérette, accordéons et dîneurs. Les choses tombées se ramassent. Parfois.

Et le roman moderne ? D'après Alain, entre l'Avant-garde et nous il y a quarante ans. Bon. Mais je ne crois pas à cet avant-garde extérieure de l'intérieur, jamais rien n'est venu. Mais avec Moi, oui.

Encore cette question : qu'est Luce ? Je la crois et pas, justement parce que je l'aime et qu'elle répond à ma faim.

[6 mai, Dordives]

6 mai. Dix-neuf heures trente. Dordives. 1968.

Oui, cette idée de chambre à l'eau. Ne suis bien qu'avec Luce, malgré tous mes efforts et chagrin pour Marcelle. (Qui avait [fait] effort d'entrouvrir Dordives pour l'autre...) Mais Luce refuse ce partage et ma mère l'approuve. Marcelle outrée de ce refus : on aura tout vu ! Mais enfin, tout est net : elle sait que d'ici la fin des vacances, doit avoir enlevé ses affaires d'ici. Donc, n'est-ce pas mieux pour elle en un sens ? D'autre part, elle montre un tel intérêt matériel... elle veut de Dordives, enlever linge, couverts, tapis et double rideaux de la chambre... bah ! Évidemment, c'est à moi (quelle curieuse expression !) et elle aura l'appartement tout frais de Paris, trois mille cinq cents francs par mois plus les primes de vacances de bureau, alors que Luce et moi n'auront à deux que cinq mille. Mais ce n'est pas mal, évidemment aussi !

Tout ça ! Des choses qui paraissaient impossibles...

[14 mai, Paris]

14 mai. Paris. Dix heures.

Le lendemain du dernier journal, jeudi 9 mai, donc, ma mère a rencontré Luce. Fatigué, claqué, dès le matin, j'ai quitté la rue [de la] Pointe d'Ivry (Luce) pour déjeuner chez ma mère, rue [de] Monceau, (mon père avait un déjeuner d'affaires). Ma mère m'ouvre, visage bouleversé.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est à cause de Marcelle : hier nous nous sommes vus et devant son chagrin, j'ai cru que mon cœur allait éclater. Ce n'est plus le chagrin bruyant ou rancunier : non. C'est la désolation immense, silencieuse. De temps en temps, dans la conversation – on parlait de tout, de rien – ses larmes coulaient, comme par inadvertance.

Nous avons passé à table ; Josée servait, mais nous n'avions pas faim. Le petit visage anxieux de ma mère, ses yeux...

- Dis-moi Boris : est-ce que tu sais ce que tu veux ? Ne t'es-tu pas un peu pressé avec Luce ? Tu aurais pu l'avoir pour maîtresse, et garder Marcelle : hier, après, elle est partie toute seule sous la pluie... tu ne peux pas imaginer. Pourquoi t'être tant dépêché de faire toutes ces promesses à Luce ?

Dehors, c'était la chaleur grise, genre de temps qui a le don de me décomposer. Donc, on s'occupe de moi à ce point, or, je vais avoir quarante-cinq ans le 28, mes tempes grisonnent (ce mot) et même mes cheveux, sous mes yeux, j'ai des poches, et tout cela sans la moindre parcelle de gloire, cette gloire que j'attends depuis l'âge de quinze ans. C'était hier, et la vie s'écroule.

Je demandai à ma mère si elle voulait remettre l'entrevue avec Luce. Non. Et au café nous nous sommes rencontrés. (J'avais été chercher Luce au métro.) Quelle curieuse entrevue ! Ma mère a embrassé Luce, toute rouge de confusion, timidité, etc. [,] puis, maman, de sa voix rauque des jours de fatigue, a parlé de Marcelle. Elle était un peu rassérénée par rapport à mon arrivée, et cette conversation, ces hochements de tête... et Luce regardait, regardait. Retour par parc Monceau et j'ai dit à Luce de m'attendre, que je raccompagnai ma mère, qui, alors, l'a embrassée à nouveau et Luce s'est mise à pleurer. Je me mis aussi à l'embrasser, et Luce répétant :

- Excusez-moi, c'est de joie.

Elle nous a regardés partir, avec ses yeux passionnés, cet air pathétique, toute blonde, mignonne...

- Elle est adorable, dit maman.

[19 mai, Paris]

19 – 5 – 68. Chez Luce. Dix-neuf heures.

Avec Marcelle, toujours pénible : hier, ai dû partir. Elle me soûlait de paroles, de souvenirs, de temps en temps sa voix s'étranglait, et c'était des sanglots. Épuisé, moi aussi, suis allé coucher chez Luce chez qui ai passé ce dimanche. Et cet après-midi, avec elle, au Théâtre de France, depuis cinq jours, investi par étudiants. Tous parlent, discourent, s'expliquent. Étonnant. Comme tous ces faits : mais la grève est générale ; tout est bloqué. Et de Gaulle parle ce soir à vingt heures. Lui, qui faisait la leçon au monde. Quel camouflet ! Je savais qu'il payerait pour son attitude envers Israël.

Et les coupables envers moi, s'ils pouvaient payer !

[28 mai, Paris]

28 mai [19]68. Dix-neuf heures. Hôtel M.

Anniversaire : mais tout continue. Grèves, pourparlers, léthargie et fièvre. Et moi aussi. Et avec Luce. Bien. Trop ? Sais pas. Vois Marcelle qui semble vaguement commencer à s'habituer. Mon anniversaire : quarante-cinq ans ? La gloire, quoi ? Cracher, hurler, vu quoi ? Contre qui, sinon, peut-être contre moi-même !

[5 juin, Paris]

5 juin. Chez L[uce].

Le discours de de Gaulle, jeudi, a, en partie, tout remis en place : il ne cède pas. Défilé gaulliste (où j'ai avec Luce participé...). Hier, avons quitté l'hôtel, visité Dordives, et (après nuit à Melun), suis ici, où vais m'installer, en attendant juillet à Dordives. Pendant ce temps, pays renaît peu à peu. On va voir.

Pour mes manuscrits, noir complet.

Pour Marcelle, n'arrive pas à s'y faire (mon départ). Lui téléphone chaque jour. Mais quoi d'autre ?

Et ces étudiants, ces grèves ? Oui, base vraie (sclérose, injustices sociales) de Gaulle a trop tardé. Mais le drapeau rouge ? Sans cesse, ces oscillations.

Et puis : décrire nos marches, avec Luce. Ces rues, ce Quartier latin en état de siège, ces dîners avec Henri. Les nuits d'émeutes... Mais comme dit ma mère : de Gaulle devra bien lâcher son oui, donc, pourquoi avoir crâné ? Et toutes ces conneries qui subsistaient : jours de salaire etc. Ces impossibilités (pour profs) d'obtenir Paris. Et j'en passe. Mais pour le moment, éviter communisme. Et succédanés.

[14 juin, Paris]

14 juin [19]68. Onze heures. Chez L[uce].

Ma vie littéraire frôle la catastrophe : Lalou refuse mon livre. Le nombre d'éditeurs va diminuant, et je n'ose envisager l'atroce. Quand je pense à ma gloire, immortelle, divine, je n'ai même plus envie de pleurer. Dieu, pourquoi ai-je tant cru ? Pourquoi ? Depuis l'âge de quinze ans, je hurle et mon âme s'est enrouée. Comment cela finira-t-il ? Mes livres, dont personne ne veut.

Et dire que le reste s'arrange peu à peu : avec Luce, ma mère, sommes allés à Deauville avant-hier et hier. Maman traverse une sale période de dépression. Mais enfin, peu à peu, on surnage. Luce n'en revenait pas du luxe du Normandy. Hier en soirée (partis de Deauville) primes Alain et dîner chez femme peintre amie d'Henri dans bel hôtel atelier du Marais. Là, autres peintres, deux américaines etc. Luce en ce moment à Melun malgré notre retour tardif.

Les événements se calment, les grèves, les étudiants. Mais il en restera quelque chose. Qu'en penser ? Que le départ est justifié, mais non l'arrivée. Les résultats doivent être ceux d'un départ, sans plus. Et j'en reviens à moi. Mes livres depuis toujours expriment cet inexprimable. Alors ? Je ne sais plus que penser.

[20 juin, Paris]

20 juin. Treize heures. Chez L[uce].

Sur un coup de désespoir, suis allé voir F[rançois] Wahl, au Seuil, rencontré jadis à Cabris, (ne semblait-il pas me courir après – c'était il y a plus de dix ans, et disant : « On n'a pas le droit d'être aussi à l'aise dans la nature » et il y eut longues promenades, discussions – interminables. Je lui avais dit que j'écrivais, souffrais (c'était avant *Droit d'asile* [sic]). Et lui n'était pas encore au Seuil. Plusieurs années après – sept je crois – je me trouve en face de lui, échoué là par suite des refus successifs touchant *Jojo*... On ne se reconnaît pas. Il aime mais critique mon livre, finit par le refuser. Mais je l'avais reconnu entre temps (les tractations avaient duré des semaines), et il fut très froid. Me reprochait le style. Qu'a-t-il mon style ? Pense à Balzac : écriture, pire des modes. Pire des trucs si elle est « plaquée sur ». Mais d'autres conseils furent bons. Bien. Cinq ans après, me revoilà : avec le nouveau livre, même marasme, et je le lui dis au téléphone, il me reçoit, très froid. Je lui jette quelques banderilles à propos de ma *Rencontre des absents*. Il devait regretter son refus, vu succès critique du livre (y compris Luc Estang du *Figaro Littéraire*, lecteur au Seuil). F. Wahl, à la fois élude et admet. Deux jours après, déposai mon livre (repris à Lalou).

Puis, ai prévenu Alain qui va demander à Estang (il le tutoie) de le lire. C'en est là. Lundi pars deux jours avec Alain. Avec Luce, c'est toujours le « cela », et dont j'ai sans cesse besoin. Mais vois Marcelle qui ne peut s'adapter (du moins très difficilement). Pour elle, n'éprouve plus ce regret par instants. Non. Plus rien, sinon douce commisération.

Autre pensée : pourvu un jour que j'aie ma revanche.

[22 juin, Melun]

22 juin. Onze heures. Melun.

Suis à l'hôtel : arrivé hier pour Luce, évitant les levers à cinq heures. Avons dîné au Chalet du Moulin, et tout à l'heure vais la chercher pour ensuite gagner Dordives. Hier, ça allait bien, surtout le matin : il y a des instants comme ça ! Alain a pu joindre Luc Estang, lui parler : l'autre va s'occuper de l'affaire. Pour le moment, le Seuil est le premier éditeur « intellectuel » que je tente. Mais je me sens incapable de prier, gueuler pour que ça marche. Incapable. C'est signe de quoi ? Sais pas. À vrai dire, avec Sabatier, Lalou, avais peu d'espoir, car ils sont vraiment des minus. Fr. Wahl est ce qu'il est, mais c'est différent. N'empêche qu'il peut haïr mon livre, ou le mépriser : il est l'introducteur des « illisibles » : Faye, Sollers, etc. Cette manie d'écrire sans écrire, comme si là résidait le neuf !

[15 juillet, Paris]

15 – 7 – 68. Onze heures soir. Rue [de la Pointe d'] Ivry.

Malheur sur moi. Nouveau refus. Et Alain – à qui j'ai téléphoné – ajoutant : « Bien sûr : on veut de jeunes auteurs ! ». Or, moi, à quarante-cinq ans, et inconnu. Donc, c'est le ratage – Dieu ! C'est fini. Luce a pleuré ce matin, en apprenant refus du Seuil.

Ai vu Marcelle tout à l'heure. Voulait voir ma nouvelle voiture. L'ai conduite gare Montparnasse (où prit billets pour vacances avec sa famille à la Baule). Et par moments, elle pleure. Tout est dur.

[27 juillet, Dordives]

27 – 7 – 68. Dordives. Midi.

Que dire d'autres ? Tout est dur. Maman vient de traverser terrible période. Nerfs et rhumatisme sur cou. Est à Nérès[-les-Bains], depuis avant-hier. Père au Mont-Dore. Trois soirs de suite sommes sortis dîner (Luce, maman, moi) pour lui changer les idées et ce fut épatant ; de plus, docteur Dayant l'a conduite chez Prof. Mazand qui a conseillé infiltrations et douleur a enfin cessé. Et puis, nos séances chez dentiste : j'ai – paraît-il, bouche en piteux état – malgré belles dents du devant – et il refait tout. Luce et moi y sommes tous les deux jours. Claquant. À part ça, maman à Nérès est bien, papa au Mont Dore, aussi.

N'ai rien dit pour Belmont et Dominique Aury : n'ose plus. Alain – en ce moment – ne m'est d'aucun secours : m'a proposé un lecteur payant. Mais crois avoir trouvé mieux : justement à propos de ce dont je n'ose parler. C'est d'ailleurs idiot. Il y a deux semaines, maman, Luce et moi, sommes dans la Chevrolet pour aller à la NRF. D. Aury à qui je venais de téléphoner, m'attendait. Lui ai remis le livre. M'a reçu très gentiment, dans un petit bureau. Dois attendre septembre.

[23 août, Nérís-les-Bains]

23 août [19]68. Nérís-les-Bains. Dix heures.

Oui : nous avons rejoint maman pour ensemble gagner Vichy. Départ de Dordives, avec Luce, en Chevrolet décapotable, dîner dans un relais de campagne, après vue de Saumur, etc. [,] puis Bourges, et ici, maman contente, va bien. Nous nous promenons, parlons : elle aime Luce, qui, elle, est tellement bien.

L'autre jour, après journal du 15, reçois lettre de Marcelle re-analysant le passé, et disant qu'elle a souffert « jusqu'aux limites de la souffrance* ». Cette phrase m'a écrasé, et j'ai pleuré, devant Luce. Qui en fit autant. Je ne peux la quitter, mais souffre, parfois pour Marcelle. Car je devine son atroce vide soudain. Bien sûr. Mais ma vie n'a-t-elle pas ses droits et presque ses devoirs ? Tant de devoirs, qui, pour le moment, sont encore harassants... M'en expliquerai.

[*démence (2-2-69)]

[Sans date, Vichy]

Vichy. Thermal Palace. Onze heures trente.

Abandonne mon roman. Trop compliqué. Ce héros dont le passé propre est « to day » [sic] mais le passé de l'âme « au temps de Rome », pourquoi ?

Si nous avons deux passés – à la rigueur – faut le montrer autrement.

Et voilà : deux cent soixante pages, six mois de travail, égal rien. Sauf que j'y ai glané sujet nouveau pour le suivant.

On ne peut toujours faire six livres en un. Et le livre en lecture ? M'en fous, crache dessus et attends.

À part ça : parents si bien adoptent Luce, si bien. Elle, genre conte de fée... mignonne.

[30 août, Vichy]

30 août. Treize heures. Vichy.

Ce matin, téléphone à Marcelle : elle pleure, par moments, est acariâtre à d'autres. Se doute que Luce est ici. Repleure. Je me lasse, par instants.

Puis, téléphoné à secrétaire de Belmont : trouve ratés épisodes de *George*. Qui l'horripile, sans – à son avis – qu'il existe. Je n'en reviens pas. Ces vues, impressions nordiques... Elle trouve « réflexions verbeuses ». Or, par exemple : « Chaque seconde est un massacre de problèmes non résolus etc. ». Les réflexions – en dehors de l'action, et près – mais pour saisir bribes d'absolu. Qui me comprend ? Que dira D. Aury ? Pourquoi seul Herbart a-t-il marché ?

Pour livre actuel, léger – ou grand – changement : ce qui est écrit sera la première partie, et présentée comme l'œuvre du héros, écrivain raté, s'il en fut. Puis, deuxième partie, mêmes faits vus « vraiment ».

Moi, Moi, comme œuvre, que vais-je devenir ?

[15 septembre, Pyla]

Pyla. 15 – 9 – 68. Douze heures.

Temps gris, tempête. Mon désespoir est sans bornes, sans limites, peut-être même sans désespoir. Ma vie. Ma vie. Nous ne nous sommes rien donnés. Et tant de promesses... Rien. Personne ne me connaît. Mes livres, qui en sait l'existence ? Mes livres futurs, qui veut les publier ? Un tel désastre, alors que tout, tout me semblait promis... D'attente en attente, déception en déception... Suis-je fautif ? Mes œuvres manquent quelque chose, ou qui ? Lui si horrible désert : ma vie.

Si un jour quelqu'un lit ces lignes, qu'il ne pleure pas : ça m'apprendra à avoir voulu hier le possible à l'impossible : je n'ai jamais été fort pour les nœuds. Et je n'ai rien attaché du tout. Extérieurement, tout parle pour moi : fortune, aspect, vie nouvelle. Mais même là : par moments, Marcelle... hier, lui ai téléphoné : semble aller un tout petit mieux. Seigneur !

Pense à Dominique Aury : jusqu'à présent mes prévisions pessimistes se sont toujours réalisées, les optimistes, jamais. Pour D. Aury : j'oscille, mais les pessimistes l'emportent. Sans commentaire.

L'autre jour, avec Luce, longue balade dans Landes. Hier, sur l'infinie plage de l'océan. Au retour des Landes, un peu perdus, avons aperçu masure, vieille femme à la fenêtre. Autour, enclos avec fleurs. J'ai demandé le chemin, disant que nous étions perdus.

- Monsieur, tant qu'on voit le ciel, on n'est jamais perdu.

Puis, dans la conversation, montrant sa masure si pauvre, si isolée, ~~elle~~ sans eau, électricité, rien, elle ajouta :

- Et le plus curieux, c'est que j'y suis heureuse.

Allons ! Pauvre Moi, imbécile, pourri, halte.

[22 septembre, Ségovie (Espagne)]

22 – 9 – 68. Ségovie.

De la fenêtre extraordinaire vue sur steppe castillane. Luce et moi, installés à la table ronde, écrivons chacun notre journal. Le spectacle doit être cocasse. Cette ambiance d'Espagne, aride, violente, traînant son âge d'or dans notre âge de plomb. Villages collés à la terre, dont ils ont la chaleur. Parfois, un ensemble monumental du Seizième siècle surgit. Ici, à Ségovie, ce fourmillement médiéval de ruelles, églises romanes, et l'énorme cathédrale baroque, tout montant descendant, la ville elle-même étant sur un piton.

Donc, nous... Quand Luce lit mon journal, les allusions à Marcelle la... bouleversent, vu quoi ? Bien sûr, elle comprend, « râle », refoule... Mais ma tendresse pour Marcelle ne gêne en rien mon amour pour Luce. Je me sens allégé. Ne veut plus sombrer. Mais en cachette, je supplie quand même.

[12 octobre, Dordives]

12 – 10 – 68. Dix-neuf heures. Dordives.

Donc, me suis présenté chez Gallimard, jeudi, comme convenu : la secrétaire de D. Aury vient me dire que Paulhan est mort le matin même... (Lui et D. A. depuis des années...) Donc, pas question de la voir. Aujourd'hui, les obsèques. Y suis allé tard, après que Norma m'eût dit au téléphone qu'Alain s'y trouvait. Luce et moi, avec les affaires pour Dordives, arrivons enfin : je descends, me dirige vers l'interminable allée du cimetière de Bagneux : en sens inverse, reviennent les « tout Paris » des arts et lettres. J'en reconnais quelques-uns et atteins enfin le caveau provisoire, couvert de fleurs. Impressionné, n'ose m'approcher. Le pape, l'éminence grise des Lettres, là... Lui, qui n'a jamais rien voulu de mes moi, aucun livre, et qui ne m'a donc, jamais aidé. Aucun poème, rien. Je suis seul devant ce caveau, puis m'en vais. Tombe sur Brice Parain et sa femme, bavardons et quand je lui raconte mes déboires avec mon manuscrit, il dit : « Vous finirez par venir chez nous ».

En sortant, vois Alain (je l'avais croisé tout à l'heure), il fait les cents pas avec Luce.

- Pas beaucoup de monde, dit-il. Des gens qui lui doivent tout ne sont pas venus.

- Et moi, oui. Alors que je ne lui dois que des refus.

Il cite Y. Berger, Flamand, Dutourd, qui aurait dû venir, et nous démarrons. Je reconnais au passage un obscur au passage, Bisiaux, dont Alain dit :

- Dans un passé lointain, il semblait avoir un lointain avenir.

Parlons, moi des vacances, lui, de sa fatigue. Devons nous voir la semaine prochaine, avant son départ pour le Canada.

D'ici, ai envoyé un télégramme à D. qui – dit Alain – pleurerait... Et hier, ai revu Marcelle. Quand elle m'eût ouvert, ai étouffé une exclamation : comme elle a vieilli ! Peu à peu, l'ai « retrouvée », mais n'est-ce pas ma faute, tout cela ? Cette expression de terrible amertume ? Avons dîné, bavardé ; fait une promenade. Elle revoit des gens du groupe d'Egypte, (Laurette, Trajan), lit, regarde télé. Bien sûr, ce n'est plus moi. Je la cajole ; elle me dit « ne sois pas trop gentil », c'est vrai, mais je ne peux pas. Le passé reste mon passé et je le cajole.

À mon retour, battit froid Luce qui se mit à pleurer. Cela dit, je ne me vois qu'avec elle. Parfois, dîner avec les siens. Sa maman est d'ailleurs fort jolie.

Et puis, travaille, rêve, ai une vie dans cette vie. Tantôt (l'autre jour, avenue d'Italie), une bohémienne me promet tout et me dit de me méfier de la lettre M (!) et le lendemain, même chose pour Luce, avec d'étonnantes phrases sur notre passé [:] « Tu as vécu avec une personne qui ne t'a pas rendu heureux. » (Il me semble que c'est exagéré.) Deux jours plus tard, à Luce : « Tu étais malheureuse, tu as souvent pleuré toute seule » (c'était vrai) et enfin, à elle : « Méfie-toi de la lettre M. La personne qui te veut du mal a un prénom en huit syllabes. »

À part ça, change de dentiste (l'ancien m'a cassé une dent) me déclare : « Au-dessus de vous et de moi, Monsieur Schreiber, il y a ma conscience »...

[23 octobre, Dordives]

23 – 10 – 68. Dordives. Dix-neuf heures.

Une semaine a passé depuis ma visite à Dominique Aury : jeudi dernier (obtenu non sans mal !) et qui se solde par un ni oui ni non. Elle trouve G. et V. H. intéressants, mais pourquoi mêler ces deux histoires, en faire un casse-tête invraisemblable ? Il faut les séparer. Puis, je peux lui reporter le manuscrit : je l'ai fait. En effet, c'est peut-être mieux, et, en attendant, l'ai remis à Grasset. Il faut tout essayer.

Ai revu Henri (il m'avait téléphoné ici), a déménagé rue de Charenton, avons parlé, sommes allés chez Evelyne, ai dit sur D. Aury. L'appartement d'Henri, capharnaüm, mais vue sur viaduc Bastille, et tout ce quartier de rues étroites, de petites cours, tout cela rempli d'ébénistes. De souvenirs. Vu Vieux Paris, comme le Marais que nous avons atteint ensuite pour monter jusqu'à l'atelier d'Evelyne.

Alain, au Canada. Son livre, qui vient de sortir... un peu se veut reflet pâli du mien. Qu'en dire ? Parents revenus d'URSS et Luce et moi souvent rue [de] Monceau chez maman. Voilà.

Et travaille.

[7 novembre, Dordives]

[X] 7 – 11 – 68. Midi. Dordives.

Ce matin, relis mon journal. Je suis effaré par mes « mélanges » : folie, petits détails, auto-admiration ! Oui, rien n’y fait : mes échecs répétés, incessants me rendent peut-être capable de m’insulter, mais non de cesser de m’admirer. Quel style ! Oui : toujours, sans cesse, même au creux de la vague, j’éprouve pour moi-même une admiration... comment dire ça autrement ? Comme si je me voyais de l’extérieur, et bien sûr, je ne comprends pas que les autres – qui eux, sont à l’extérieur, ne m’admirent pas autant !

C’est tout dire. Et malgré mes faiblesses, et tout ce qu’il me faudra peut-être endurer encore, je suis sûr que ma présence ici-bas ne peut pas être vaine. Et alors ?

[18 novembre (2), Dordives]

Vingt-trois heures.

Soudain intuition : je ne pourrai jamais « arriver » car mes livres dépassent les possibilités de compréhension des contemporains. Alors, plus tard ?

Longue promenade avec les parents de Luce dans bois couverts de neige. Maintenant, allons nous coucher, évidemment.

[21 novembre, Paris]

[X] 21 – 11 – 68. Paris. Midi. Treize heures.

[Grasset refuse. Mais moi, je ne me refuse pas. Vais tenter ailleurs. Y. Berger me reproche : « Tous ces personnages parlent la même langue. » 1°/ c'est faux. 2°/ Une certaine similitude est celle d'un monde qui nous « contraint ». Ô Destin !**]**

Sommes dans studio de Luce. Dors très mal, et cette nuit, pris Gardéal. Mon désespoir frôle la joie. **[X]**

[5 décembre, Dordives]

[X] 5 – 12 – 68. Dix-neuf heures. Dordives.

Maman m'a dit ce matin : suis en pleine période noire. D'un côté, le poids de Marcelle, encore ; de l'autre, aucun éditeur ! Oui. Et les événements que l'on craint : crise financière, syndicats qui protestent ; voilà, dix ans de Gaullisme. Avec ses leçons au monde.

N'ai de nouvelles de personne et n'écris à personne. [X]

Pour mon travail, peine à nouveau, sur énième mouture de *George* ! Problème : faut-il ou non garder le « il » et « je » dans présent et souvenirs ? On pourrait mettre un « je » au présent et le « il » au passé ; ou le contraire. Mais que « veux-je » montrer ? À la fois unité et distance des deux temps. À un moment donné je quitte le « il » pour le « je », mais à la fois au présent et passé. Il me semble avoir mis le « je » au paroxysme, puis, redescende aux « enfers » de quelqu'un qui se quitte... le « il » absolu. Cela, dans le présent. Mais le passé ?

[17 décembre, Paris]

17 – 12 – 68. Midi. Paris.

[X] Deux jours avec Henri à Dordives. Lui ai donné mon manuscrit ; l'a commencé. Le trouve « enfin » au point. Le fait de suivre *George* sans interruption met en relief des faits qui disparaissaient. « Que veux-tu, dit Henri, l'esprit est ainsi fait qu'il ne peut en absorber trop d'un coup. » Longues conversations avec lui sur tous les sujets qui nous sont chers. Et Luce, très bien.

Partons tous les quatre (maman va enfin mieux) à Monte-Carlo, pour les fêtes. L'ai dit à Marcelle lors de ma dernière visite, et elle l'a mal pris. A pleuré. Que faire ? Mais hier, au téléphone, ça allait à nouveau. Elle me reproche tout (aller dans endroits mêmes où fûmes elle et moi), mais le pire n'est-il pas fait ? Vivre à Dordives avec Luce ? Alors ? D'ailleurs, Marcelle bien remise de son opération, a bonne mine.

Donc, voilà. Balancements un peu moins cahotiques [*sic*]. Si chez Gallimard... qu'en penser ? Après Henri, remet à Dominique Aury. Ai vu Alain l'autre jour : redevient le gros dindon prétentieux. Les glissements de la vie. En attendant, suis en panne pour troisième partie de mon livre en cours. Dois refaire pages commencées.

Pauvre Henri, qui fait tellement délabré. Dire qu'en [19]37, [19]38, un tel printemps semblait nous être promis ! [X]

[31 décembre, Monte-Carlo]

31 – 12 – 68. Vingt heures. Monte-Carlo.

Matin : piscine, soleil, avec Luce et maman tandis que papa chaque jour fait sa marche. Puis, en voiture allons en montagne pour marcher. Marcelle a écrit : est à Antibes avec Laurette. Mais – vexée – n'écrit qu'à maman. Ça ne me dérange pas. Quel changement !

Tout à l'heure, allons réveillonner, à l'hôtel. Mettrai mon smoking blanc (acheté en vitesse à Marseille à l'aller) et tout cela après pages si dures – me semble-t-il – et défaites de mon nouveau livre.

Allons ! En cette année, de tels changements, inouïs pour moi, tandis que je vois Luce se préparer, là, dans la chambre. Et que sera le reste ?